

LECTURES & CRITIQUES

COMPTES RENDUS



Cannon, Garland Hampton, *The life and mind of Oriental Jones : Sir William Jones, the father of modern linguistics*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2006, ISBN 0521025265 (1^{ère} édition : 1990).

G. Cannon est probablement le meilleur spécialiste de la biographie et le connaisseur le plus pointu de la bibliographie (y compris inédite) du célèbre orientaliste britannique. C'est dès 1952 (*Sir William Jones Orientalist : A bibliography*, Honolulu, University of Hawaii Press) qu'il livre sa première bibliographie de Sir W. Jones ; il la révisera et publiera un complément en 1979 (*Sir William Jones : A bibliography of primary and secondary sources*, Amsterdam, John Benjamins). Il a par ailleurs publié la correspondance de William Jones¹. Autant dire que cet érudit a dévoué toute sa vie à son auteur. Le livre qui vient d'être réédité est donc un instrument indispensable au chercheur, car il contient des éléments matériels introuvables ailleurs.

J'émettrai pourtant de sérieuses réserves. D'abord, la bibliographie utilisée pour l'ouvrage est restreinte aux sources anglophones ; ce qui est gênant lorsque l'on veut aborder les sources de la grammaire comparée (essentiellement germanophone !) : même le classique Schwab (*La Renaissance orientale*, Payot, 1950), ne semble avoir été pris en compte que tardivement (à partir de la traduction anglaise de ... 1984), alors que les principales idées de l'auteur étaient déjà formées, et utilisées bien marginalement (dans l'introduction,

1 *The letters of Sir William Jones*. Edited by Garland Cannon. 2 vols. Oxford : Clarendon Press, 1970, p. xlix, 1-452, 453-977. Ce volume contient 596 lettres, dont 304 étaient inédites. Il y a un compte-rendu détaillé par M.B. Emeneau, dans *Language*, Vol. 47, No. 4, (Dec., 1971), p. 959-964.

p. xiv et s.). Ensuite, il ne s'agit pas d'un ouvrage que je recommanderai comme élément significatif d'une histoire des sciences en général et d'une histoire des sciences du langage en particulier. Comme c'est ce dernier point qui intéresse le lecteur d'*HEL*, c'est le seul que je traiterai ici.

Cannon (peut-être poussé par un éditeur qui veut avoir un titre accrocheur) prend position dès le sous-titre de son ouvrage : Sir W. Jones serait le « père de la linguistique moderne », rien que ça ! Le chapitre qu'il consacre à la question (chap. 10, *A genetic Explanation : Indo-European (1786-1787)*) est médiocre, fait abstraction de tout contexte scientifique, et s'appuie sur le fameux discours à l'Asiatic Society, en utilisant, comme ses prédécesseurs, une citation tronquée, pratique déjà dénoncée par G. Metcalf, en 1984 ... dans cette revue². Cannon reprend le mythe vivace³ d'un Jones fondateur du comparatisme, parce qu'il aurait « découvert » l'affinité du sanskrit avec le grec et le latin.

La comparaison des langues n'est pas une nouveauté lorsque Jones travaille. Il appartient même à un contexte général de compilations sur la diversité des langues (De Brosses⁴,

2 G. Metcalf, 1984, « Adeling discovers the languages of Asia » *HEL* VI-2, 101-115.

3 Comme les connaissances historiques chez les non spécialistes se transmettent la plupart du temps par routine et « collage », cette légende est encore largement présente aujourd'hui. Voir, par exemple, M. Ruhlen, 1994, *The origin of Language. Tracing the Evolution of the Mother Tongue*, New York, John Wiley & Sons, Inc., p. 26-28 ou, encore, B. Laks, « Le comparatisme : de la généalogie à la génétique », *Langages* n° 126, 2002, p. 19 : « Il est difficile d'imaginer aujourd'hui l'effet révolutionnaire qu'eut en son temps la proposition de Jones dans le monde de l'érudition ». Sur toutes ces questions qui sont pourtant bien documentées voir, par exemple, le tome 2 de *Histoire des idées linguistiques*, 1992, Liège, Mardaga, en particulier, 538-579.

4 Président Charles de Brosses, *Traité de la*

Court de Gébelin⁵, Monboddo⁶, Hervas y Panduro⁷, Pallas⁸, Adelung et Vater⁹), consécutif au développement des échanges et à l'expansion occidentale, qui a produit pour les langues du monde, la révolution technologique de la grammatisation. C'est pourquoi, on peut également la faire remonter au *Mithridates* (1561) du suisse C. Gesner, qui s'intéresse à 22 langues et dont

formation mécanique des langues ou Principes physiques de l'étymologie, Paris, 1765.

5 Antoine Court de Gébelin, *Monde Primitif comparé et analysé avec le Monde Moderne*, Paris, l'Auteur, 1773-1782, 9 vols, in 4°.

6 James Burnet, Lord Monboddo, *Of the Origin and Progress of Language*, Londres/Edimbourg, 1773, 6 vols. Cet ouvrage comporte quelques différences avec ceux du reste de la série : le premier volume traite explicitement de l'origine du langage sur la base de relations de voyages, le second est une grammaire universelle, les autres ont pour objet la rhétorique. Toutefois son caractère empirique et « historique » le distingue nettement des modèles théoriques, quoiqu'il considère Rousseau comme s'il s'agissait d'histoire; visiblement, il souhaite réfuter le matérialisme du Président de Brosses, 1765. Par la suite (*Antient Metaphysics*, 6 vols, Londres, 1785), Monboddo s'attaquera à la critique des implications métaphysique de la physique de Newton.

7 Abbé Lorenzo Hervas y Panduro, *Catalogo delle lingue conosciute e notizia della loro affinita e diversita*, Cesena, Biasani, 1784, in 4°, 260 p. ; *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas, y numeracion, division y clases de estas segun la diversidad de sus idiomas y dialectos*, Madrid, Impr. De la Administracion del real Arbitrio de Beneficiencia, 1800-1805, 6 vols in 4°. Pour ce jésuite, la diversité des langues reste un mystère insondable.

8 Peter Simon Pallas, *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa Augustissimae cura collecta*, Saint Petersburg, De Schoor, 1787-1789 (basé sur une enquête commandée par Catherine II).

9 Johann Christoph Adelung et Johann Severin Vater, *Mithridates oder allgemeine Sprachkunde mit dem Vater unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten*, Berlin, 1806-1817, 4 vols. C'est Vater qui utilisera le néologisme "Linguistik" pour désigner la discipline qui étudie la diversité des langues et leurs apparentements.

Adelung et Vater reprendront le titre.

Dès que l'on dispose de suffisamment d'informations sur un groupe de langues, on propose les apparentements sur la base des ressemblances intuitives: 17^e siècle, langues sémitiques¹⁰ et néo-latines; 18^e siècle, familles caribe, algonkine, sioux, austronésienne (ou plutôt, comme on dira au 19^e siècle « malayo-polynésienne »), finno-ougrienne¹¹. Le succès est moins évident sur les langues indo-européennes, avant l'intégration approfondie du sanskrit, dont les premiers éléments sont connus dès la Renaissance¹², et dont la première

10 En fait dès 1554, Angelo Canini publie ses *Institutiones linguae syriacae, assyriacae atque thaludicae una cum aethiopicae atque arabicae collatione* (Paris, C. Estienne). Le suivi de l'œuvre de Hiob Ludolf montre bien la progression quasi-mécanique du comparatisme : en 1661, il publie sa *Grammatica aethiopica* et son *Lexicon aethiopico-latinum* ; en 1698, il s'attaque à l'amharique : *Grammatica linguae amharicae, quae vernaculara est Habessinorum* et *Lexicon amharico-latinum*. Enfin, en 1702, il replace l'éthiopien dans un ensemble qui regroupe les principales langues sémitiques : *Dissertatio de harmonia linguae aethiopicae cum ceteris orientalibus*.

11 Samuel Gyarmathi, *Affinitas linguae hungaricae cum linguis fennicae originis grammaticae demonstrat*, Göttingen, 1799.

12 J. Parsons, *Remains on Japhet being historical inquiries into the affinity and origin of the european languages*, Londres, 1767 ; J. Pereire, *Observations sur treize des principales langues de l'Europe*, Paris, 1779; Abbé C. Denina, *La clef des langues ou observations sur l'origine et la formation des principales langues qu'on parle et qu'on écrit en Europe*, Berlin, 1804, 3 vols ; F. Bopp, *Ueber das Conjugations System der Sanskritsprache mit jenem der grieschischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprachen*, Francfort, 1816. Denina reconnaît l'origine commune des principales langues européennes, relie le grec et le persan, reprenant l'idée d'une origine « scythique ». On pourrait se demander pourquoi il faut attendre 1816 pour voir le sanskrit prendre une place éminente dans grammaire comparée indo-européenne, alors que dès le milieu du 18^e siècle on rapproche couramment sk. *asti* et gr. *esti* (3^e pers. Sing. du verbe « être »), comme l'ont fait Denina lui-même et la plupart de nos compilateurs; Hervas

grammaire occidentale paraît en 1790¹³. La série des compilations du dernier tiers du 18^e siècle correspond à une indéniable progression de la connaissance des langues: Gêbelin en traite une soixantaine, Pallas 222 (280 dans la seconde édition), Hervas 300, Adelung et Vater iront jusqu'à 400. En 1826, A. Balbi, dans son *Atlas ethnographique du globe, ou classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues* (Paris, Rey et Gravier), en retiendra 500 et fera la conjecture que les langues de l'Univers doivent être environ 2000.

On ne le dira jamais assez : à la fin du 18^e siècle, les linguistes disposent de méthodes déjà largement codifiées (depuis la Renaissance) pour comparer les langues. De manière générale, quand les langues sont bien connues, ils mettent en parallèle des dictionnaires et des éléments grammaticaux (voir, par exemple, Gyarmathi sur les langues finno-ougriennes); quand elles le sont moins (voire très peu), ils utilisent soit des tableaux de mots élémentaires, soit la traduction d'un texte court (généralement le Notre père). Si

consacre plusieurs pages au sanskrit en y voyant l'origine de la plupart des « *linguas indostanas* » (mais il y range les langues dravidiennes !). Les premières informations sur cette langue remontent à Sasseti (1583) et sont déjà discutées dans la *Lingua Aegyptica restituta d'A. Kircher* (1643). Il faut admettre qu'avant la génération de Bopp, la connaissance du sanskrit est bien lacunaire; ce dernier, en outre, s'intéressera à la morphosyntaxe plus qu'au vocabulaire. La meilleure hypothèse globale me paraît toutefois la suivante : pour construire une famille, il faut accepter la thèse génétique (au 18^e siècle le modèle dominant est le diffusionnisme qui s'oppose à la généalogie biblique, en proposant l'explication des emprunts dus au commerce ; or, si on le fait pour les langues indo-européennes, il faut admettre que l'hébreu ne figure pas parmi nos ancêtres linguistiques. C'est Schlegel, qui en 1808, sautera le pas.

13 Paulin de Saint Barthélémy, *Sidharubam, seu Grammatica samscrdamica*, Rome, 1790. Disponible en facsimilé avec une étude et une traduction anglaise par Ludo Rocher : Amsterdam Studies in the theory and History of Linguistic Science. Series III – Studies in the History of Linguistics. Volume 12. Paulinus a S. Bartholomaeo. *Dissertation on the Sanskrit Language*. John Benjamins, 1977.

cette méthode permet d'éclatants succès, lorsque l'on est effectivement à l'intérieur d'un groupe de langues apparentées, elle mène à des catastrophes lorsqu'on l'étend sans restriction. C'est précisément ce qui se passe lorsqu'on l'utilise lors d'une recherche de la parenté entre toutes les langues pour soutenir le monogénéisme. Le programme de Court de Gêbelin en est un bon exemple. Le représentant des Eglises Réformées de France a dilapidé toute sa fortune pour construire un Dictionnaire de la langue primitive. C'est incontestablement un bon connaisseur de la philologie de son temps. Il emprunte à de Brosses l'idée d'une base physico-physiologique universelle de l'émission phonétique et il utilise des tableaux de vocabulaire élémentaire. Le mot est l'unité de base ; à l'intérieur du mot, les sons peuvent changer de façon contingente, lorsqu'ils demeurent dans le cadre du même organe d'articulation ; si on peut relier un mot à un autre par ces changements de sons (métaplasme), du moment que l'on peut relier leur sens par une figure (trope) ou une suite de figures, on est en présence du même mot. « Ces principes ou lois ont lieu dans toutes les langues, quelles qu'elles soient, et en tout temps et en tout lieu : ils sont la base de toute recherche étymologique et de toute comparaison de langue »¹⁴. « L'histoire des peuples devient une affaire de calcul » (*Monde Primitif*, I : 83).

Dans des cas limités, Gêbelin obtient de réels succès. C'est ainsi que dès la publication du vocabulaire de Taïti au retour de Bougainville, il est capable d'apparenter cette langue avec celle des îles avoisinantes et avec le malais¹⁵, étendant à une nouvelle

14 *Histoire Naturelle de la Parole ou Origine du Langage, de l'écriture et de la Grammaire Universelle à l'usage des Jeunes Gens*, 1776, dans l'édition de Lanjuinais (1816) de cette synthèse des premiers volumes du *Monde Primitif*, 96.

15 « De l'origine et des propriétés de la langue parlée dans l'île de Taïti », par Court de Gêbelin de l'Académie Royale de La Rochelle, MS, Archives de Bordeaux, n° 63. Nous datons ce MS au plus tard de 1772. Voir sur toutes ces questions Auroux/Boës 1981, « Court de Gêbelin (1725-1784) et le comparatisme. Deux textes inédits », *HEL III-2*, 21-67 où l'on trouvera la première édition de ce manuscrit et une étude détaillée de

langue les conclusions de Reeland¹⁶ qui utilisait lui aussi des comparaisons de vocabulaire, mais ne se préoccupait pas d'une quelconque langue primitive. Malheureusement nous possédons deux autres versions de ce texte qui montrent bien les errements auxquels conduit la méthode. Court le reprend d'abord dans un Essai sur les rapports des mots entre les langues du nouveau monde et celles de l'ancien¹⁷; il rajoute le monde amérindien, dont le peuplement des « Isles Méridionales » s'est donc fait par « l'Asie Méridionale ». Dans la dernière version, qui figure dans le *Monde Primitif*¹⁸, il en rajoute encore et conclura que « tout dépose la communication la plus étroite entre toutes les îles du Midi de notre globe dans les deux hémisphères, et tout ramène à cet égard aux Phéniciens » (l.c., 553). Au cours des trois versions, les rapprochements avec les racines primitives se sont multipliés. Court aurait pu continuer indéfiniment à faire des rapprochements avec de nouvelles langues et y voir la confirmation empirique de sa théorie et du monogénéisme. Le problème est que, dans ce contexte, tout rapprochement est irréfutable. C'est un point que notera Lanjuinais, dès 1816 dans l'édition commentée qu'il donne de l'*Histoire naturelle de la parole*, qui, tout en étant un hommage à son auteur, est une façon de clore scientifiquement son programme:

La science étymologique appuyée sur de simples similitudes de formes actuelles et sur des possibilités de retranchement, d'addition, de translation et de transformation (...) est l'instrument des plus folles erreurs (éd. *Histoire naturelle de la parole*, 66).

Pour un comparatiste qui s'efforce de

la méthode de Gêbelin.

16 Adriani Relandi, 1708, « Dissertatio de linguis insularum quarandam orientalium », *Dissertationem Miscelaneorum pars tertia et ultima*, Trajecti ad Rhenum, ex Officina Gulielmi Boedeleti, p. 57-139.

17 1777, « Langues des Isles de la Mer du Sud », dans *Recherches Historiques et Géographiques sur le Nouveau Monde*, par Jean-Baptiste Scherer, p. 336-345.

18 1781, « Langues sudéennes ou des Isles répandues dans la Mer du Sud », *Monde Primitif*, t. VIII, 537-553.

regrouper les langues par familles, le problème essentiel n'est pas l'extension des comparaisons, mais leur limitation. A l'inverse du *Monde Primitif*, l'un des points les plus impressionnants du travail de Gyarmathi consiste dans l'utilisation négative de la comparaison pour infirmer des apparentements. Le hongrois et les langues tatares (dont le turc), possèdent quantité de mots qui se ressemblent, mais ces mots sont intégrés au système grammatical de chaque langue (ce sont donc des emprunts), tandis que les systèmes pronominaux et les possessifs ne possèdent aucune similarité. Ces langues sont donc essentiellement différentes. Au contraire de l'apparement « extensible » de Gêbelin, il s'agit d'un résultat définitif : même lorsque l'on envisagera l'unité d'une famille ouralo-altaïque, les langues finno-ougriennes appartiendront à la famille ouralienne et le turc à la famille altaïque.

Dans ce contexte, où situer W. Jones ? C'est incontestablement un bon grammairien (on lui doit notamment une grammaire du persan) et son rôle a été considérable pour le développement des études concernant la langue et les textes sanskrits, car il a été l'un des premiers occidentaux à étudier le sanskrit¹⁹ et à traduire directement du sanskrit en anglais²⁰. Cependant, comme

19 Cannon cite (p.229) un certain nombre de cas où des brahmanes avaient refusé d'enseigner le sanskrit à des occidentaux. La situation a cependant varié selon les époques et les régions. Alfred Master (BSOAS 1946 :798-806, « The influence of Sir William Jones upon Sanskrit Studies ») énumère les prédécesseurs de William Jones, et notamment Filippo Sassetti (1540-1588), Heinrich Roth (mort à Agra en 1668), Johan Hanxleden (en Inde, de 1699 à 1730), Paulinus a Sancto Bartholomeo (en Inde de 1776 à 1789, auteur de la première grammaire du sanskrit publiée dans une langue occidentale : voir note 13), etc.

20 Canon (p.231) explique que William Jones, voulant accéder à des textes de loi rédigés en sanskrit, ne disposait que d'une traduction au troisième degré, puisqu'elle avait été faite de la façon suivante : un brahmane connaissant le sanskrit avait expliqué le sens du texte original en « Bengal dialect » à un « Muselman writer » qui l'avait traduit en persan. Le texte persan avait été ensuite traduit en anglais par Nathaniel Brassey

comparatiste, il est dans la droite ligne de la science de son temps et des méthodes à la Court de Gébelin. Sa célèbre adresse de 1786 à l'Asiatic Society de Calcutta (celle où de nombreux auteurs imaginent encore pouvoir trouver l'origine de la grammaire comparée) le prouve amplement. Certes le juge de Calcutta fait bien l'hypothèse que les affinités entre le grec, le persan et le sanskrit témoignent d'une origine commune (l.c., p. 15). Mais dans le même texte²¹, il note que les habitants de l'Inde ont une « immemorial affinity » avec les « anciens Perses, Ethiopiens, Égyptiens, Phéniciens, Celtes, Chinois, Japonais et Péruviens », et comme ces nations ne sont pas des colonies les unes des autres, il en conclut que « toutes sont venues de quelque contrée centrale » (l.c., p. 20). Comme Court, Jones ne sait pas arrêter la comparaison et milite pour un monogénéisme sans garantie scientifique.

La conclusion qui s'impose à l'historien des sciences c'est que, contrairement à la légende, la grammaire comparée n'est pas née brutalement de la « découverte » par Jones de l'affinité du sanskrit avec d'autres langues. La pratique de la comparaison des langues et la recherche de leurs apparentements fait partie de la « science normale » depuis la Renaissance. Elle produit d'importants résultats et connaît une forte croissance dans le dernier tiers

du 18^e siècle. Le comparatisme moderne pourtant est l'effet, non d'une pseudo découverte empirique et ponctuelle, mais d'une révolution épistémologique, due à Rask, Grimm²² et Bopp. Il s'agit d'un changement de programme scientifique, qui a lieu dans le contexte d'une « science normale », déjà fortement densifiée. Quand cette révolution se sera stabilisée, au milieu du 19^e siècle, l'unité de référence ne sera plus le mot mais le son, qui change dans toutes ses occurrences en fonction de lois phonétiques spécifiques à une époque et pour des langues données.

Malgré la richesse de son information sur Jones, par manque de connaissance du contexte Cannon a totalement raté l'éclairage du rôle scientifique de l'orientaliste. On regrette qu'il n'ait pas analysé plus en profondeur les relations du britannique avec son compatriote Monboddo (même si Cannon donne, par exemple en p.324, quelques indications sur leurs échanges) ou la façon dont il a été reçu par ses contemporains (Hervas ou, même, le français Volney). La documentation qu'il a réunie serait un bon point de départ pour une thèse qui reprendrait le sujet.

Sylvain Auroux

Université Paris-Diderot, CNRS, UMR 7597



Forel, Claire, *La linguistique*

sociologique de Charles

Bally : étude des inédits, préface de René

Amacker : Genève, Droz, 2008, coll. :

Publications du Cercle Ferdinand de Saussure, VI, 768 p., ISBN 978-2-600-01152-5

Halhed. C'est cet ensemble de circonstances insatisfaisantes qui a amené William Jones à apprendre le Sanskrit à partir de 1785. Canon mentionne (p.230) les grammaires traditionnelles utilisées par William Jones et par son professeur de sanskrit. Plus de détails se trouvent dans M.B. Emeneau[1971] (dans le compte-rendu cité en note 1).

21 Il s'agit de la troisième adresse (1786) à l'Asiatic Society pour l'anniversaire de sa fondation et publiée dans son célèbre journal. On la trouve reproduite dans W. Lehmann, *A Reader in Nineteenth-Century Historical Indo-European Linguistics*, Indiana University Press, Bloomington et Londres, 1967, p. 7-20 ; c'est le texte que nous citons. Il y a déjà plus de vingt ans que Metcalf (l.c., 1984, p. 110) a attiré l'attention sur le passage auquel nous nous référons et qui constitue la conclusion du texte. On remarquera, en outre, qu'il s'agit d'un texte protocolaire et non d'un traité scientifique.

22 La seconde édition de la *Vergleichende Grammatik der deutsche Sprache [...]*, 1822, formule la célèbre « Lautverschiebung », la mutation consonantique qui marque la séparation des langues germaniques au sein des langues indo-européennes ; il s'agit de la première formulation moderne d'une « loi phonétique » (basée sur le son et non le mot et régulière dans son fonctionnement), même si sa présentation (sous forme de cycles) est trompeuse et largement erronée. Une grande partie des recherches de la seconde moitié du siècle visera à trouver (avec succès) une explication pour chaque exception rencontrée aux « lois de Grimm ».